



Roman ¹
historique

DOÑA MARINA

Patrick des Ylouses

*A questo modo de' ingenui
fino al mondo per impeto
che in questo diluvio se
diluvis in quel giorno
de simili accidenti se
giorno del men, et de
pane si come in la prim
quala et consergare,*



DOÑA MARINA

Patrick des Ylouses

Américaine de noble ascendance, vendue comme esclave par sa propre mère suite à l'assassinat de son père par les Aztèques, Doña Marina a été donnée en tribut aux Conquistadors dès leur arrivée au Mexique en 1519. Grâce à ses dons de traductrice, de conseillère et de médiatrice, elle facilitera les ambitions espagnoles et son rôle sera décisif dans la chute de l'empire Aztèque.

Hernán Cortés, dont elle sera la compagne et à qui elle donnera un fils, dira d'elle : « Après Dieu, c'est à Dona Marina que je dois la conquête. » Cinq cents ans après cette épopée, « la Malinche » demeure une figure très controversée de l'histoire mexicaine : elle incarne à la fois la trahison, la victime consentante et la mère symbolique du peuple mexicain moderne.

Direction éditoriale
Béatrice Thony



Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2021

Isbn numérique : 978.2.313.00642.9

Dépôt légal : nov. 2021

Composition de couverture : Béatrice Thony

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

PATRICK DES YLOUSES

DOÑA MARINA

*Doña Marina a été
princesse aztèque,
esclave, conquistadora,
et cofondatrice de la nation mexicaine.*

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

À Élisabeth MATTHEY



Doña Marina - *Codex de Florence*, libre XII, fol. 26r.

« Les civilisations sont mortelles »

Paul Valéry

*« Après Dieu, c'est Doña Marina qui nous a apporté
la plus grande aide pour la conquête de la Nouvelle-Espagne »*

Hernan Cortés

« Tienes mucho ser ! » (Tu as une forte personnalité !)

**Le soldat et chroniqueur Bernal Diaz del Castillo
à Doña Marina**

PRÉFACE

La conquête du Mexique date de cinq cents ans. Initiée par Hernan Cortés en 1519, elle est considérée comme achevée en 1521. Cet événement a compté dans l'histoire de l'humanité, et en a entraîné d'autres. C'est une aventure pleine d'imprévus, de combats et de violences, comme toutes les conquêtes, mais presque incroyable, à la limite du vraisemblable. Rarement l'action d'un petit groupe d'hommes, ne pouvant compter sur aucun appui extérieur, aura eu des conséquences aussi importantes et durables.

Il est encore plus rare que deux civilisations avancées, comme l'étaient l'aztèque et l'espagnole, se soient découvertes et confrontées sans avoir aucune connaissance préalable l'une de l'autre, ce qui ne pouvait que renforcer l'aspect fascinant et dramatique de cette rencontre.

Les faits sont assez bien connus ; certains détails le sont moins, et méritent d'être racontés. J'ai tenté de replacer ces événements spectaculaires dans leur contexte historique, politique, religieux, culturel. Cela permet de mieux les expliquer et les comprendre. Car en cinq siècles nos connaissances et notre manière de regarder l'histoire ont changé. Nous sommes en particulier plus sensibles à toutes les formes de violence, qui à l'époque faisait partie du quotidien des deux côtés de l'Atlantique, même si elle s'y exprimait de façons différentes.

Si l'on se plonge dans l'univers de cette période, on constate qu'Aztèques comme Espagnols ne pouvaient pas, dans l'ensemble, agir de façon très différente qu'ils ne l'ont fait. Cela tempère les

jugements que l'on pourrait être tenté de prononcer sur les comportements individuels, qui s'inscrivaient dans une mentalité collective qui n'est plus la nôtre. Les façons de vivre, les réalités économiques et politiques, et plus encore les croyances religieuses, imposaient aux protagonistes de ce drame un corset rigide. Chacun des deux peuples avait une foi intense dans une religion qui proposait une explication complète de la vie humaine. C'était suffisant pour dicter, dans une large mesure, leurs réactions et leurs actes.

Cependant tout n'était pas déterminé à l'avance. Dans la tragédie qui s'est jouée, il restait, comme toujours, assez d'espace de liberté pour que les qualités et les faiblesses des principaux acteurs puissent s'exprimer, et influencer son déroulement. Ses trois personnages principaux, Montezuma, Cortés, Doña Marina, avaient des personnalités fortes qui ont pesé sur les événements.

Montezuma était un monarque autoritaire, qui jouissait d'une réputation de dureté. Presque tout-puissant mais superstitieux, il était à la tête d'une entité politique qu'il est convenu d'appeler empire aztèque, ou mexicain. Cet empire raffiné, guerrier, bien administré, n'était nullement décadent. Il avait des aspects qui nous paraissent aujourd'hui cruels, d'autres civilisés et rassurants. Il n'était pas homogène, mais consistait en un ensemble de trente-huit provinces où une ethnie imposait aux autres par la force son autorité et des tributs. Cette société maîtrisait de façon superbe certaines activités humaines. Pourtant, sans être figée, elle était tournée vers elle-même et conservatrice. Elle attachait plus d'importance aux présages et aux symboles qu'aux progrès techniques. La notion même de progrès ne lui était pas familière. Ne redoutant aucun voisin, soucieuse de répéter de façon exacte les cultes dus à ses dieux, elle se croyait à l'abri de toute menace

sérieuse, à l'exception de ses craintes d'origine religieuse et d'une catastrophe cosmique toujours redoutée. Montezuma ne s'est pas montré capable de s'adapter avec cohérence à une situation totalement nouvelle.

L'Europe de ce temps est celle de la Renaissance, avec ses tumultes, son besoin de découverte et d'action. Quels que soient les sentiments qu'il inspire, Cortés a sa place dans l'histoire de l'Europe et du monde. Il avait de grands talents. Son ambition, découvrir de nouvelles terres, servir Dieu, son roi, ses propres intérêts, puis créer sur le lieu de sa conquête une société nouvelle, étaient considérés comme honorables. Il a compensé la faiblesse de ses moyens par une concentration exceptionnelle de ses forces sur le but à atteindre, sans être regardant, c'est vrai, sur la façon d'y parvenir.

Contrairement aux autres grands conquérants, il n'avait pas les mains libres. Personne privée, sans soutien, il a toujours dû composer avec la tutelle éloignée d'un État qui avait des besoins financiers criants, ce qui rendait son administration soupçonneuse, tatillonne, souvent incompetente ou corrompue.

Cortés n'était pas seulement un *conquistador*. Il avait, seul au milieu d'un groupe de découvreurs et d'aventuriers, puis de profiteurs, la stature d'un homme d'État. Sa foi chrétienne était, comme celle de tous les Espagnols de son temps, intransigeante. Cela ne l'empêchait pas de désirer construire une entité mexicaine originale, métisse ou du moins non dominée par une race, et dotée au sein de l'empire espagnol d'une autonomie suffisante pour influencer son avenir. Son souverain Charles Quint, lui, n'imaginait pas autre chose qu'un régime colonial dépendant étroitement de l'Espagne et subordonné à ses seuls intérêts. Il est regrettable pour

le Mexique que, trois ans après la conquête, l'imprudence de Cortés ait permis son remplacement par des courtisans ou des fonctionnaires qui, pour la plupart, se sont transformés en petits tyrans incompetents et cruels. Les dégâts qu'ils ont faits, longs à réparer, n'ont pas été oubliés.

J'ai voulu souligner la personnalité hors normes, surtout à son époque, de Doña Marina, qui est le personnage central de ce livre. Elle a joué un rôle majeur dans cette conquête. Cortés était un inconnu. Elle était beaucoup moins que cela. Un demi-objet. Une esclave. Une femme. Une Indienne. Elle ne pouvait donc en aucune manière influencer le destin de son pays. Et c'est pourtant ce qu'elle a fait. Son parcours si particulier, ses identités indienne et féminine, enrichissent et complètent, je crois, ce récit.

Non seulement tous les échanges verbaux passaient par elle, mais elle y ajoutait ses propres observations et conseils, qui ont été précieux, parfois déterminants. Sans elle, la coalition d'intérêts qui était indispensable pour tenter de renverser le pouvoir de Montezuma n'aurait sans doute pas pu être constituée. Le fait que les Indiens aient pris l'habitude de dénommer Cortés par le nom de sa porte-parole, interprète, conseillère et compagne, *Malintzin*, peut étonner. Il en dit long sur l'importance qu'ils attribuaient à celle-ci. Doña Marina a toujours été considérée comme une figure essentielle de l'histoire mexicaine.

Elle est aussi devenue récemment un personnage controversé. Pour certains, elle aurait trahi son pays. Ses contemporains n'auraient pas compris cette accusation, que ses actes ne méritent pas. Au moment de la conquête, une partie importante, sans doute majoritaire de la population mexicaine s'est réjouie de la

chute de l'empire aztèque. Savoir si cette population a gagné au change est un autre débat.

Doña Marina était une femme remarquable. Elle a toute sa place dans l'histoire de ce grand pays qu'est le Mexique, et sa vie peut susciter de riches thèmes de réflexion.

Il y a dans ce récit un quatrième personnage important, bien que lointain, Charles Quint. Malgré son intelligence et ses bonnes intentions, il n'a pas bien géré la *Nouvelle-Espagne*, qu'il n'a jamais visitée ni réellement comprise. Peu ou mal informé, accaparé, voire accablé par ses multiples problèmes européens et financiers, il a souvent adopté à l'égard de ce territoire inconnu une attitude peu éclairée. Les choix des dirigeants qu'il y a envoyés ont parfois été désastreux.

Ce livre comprend cinq parties :

- Prélude, où sont présentés les principaux acteurs
- Conquête
- Seconde Conquête
- Après la Conquête
- Épilogue

Liste des principaux personnages

Les noms accompagnés d'un astérisque* sont fictifs. La langue aztèque, le *nahuatl*, ne comportait pas d'alphabet. Les noms de lieux ou de personnes sont des transcriptions phonétiques. Leur orthographe varie parfois selon les auteurs.

- AGUILAR : Geronimo de Aguilar, diacre puis prêtre espagnol, interprète de Cortés qui l'a recueilli alors qu'il était esclave en pays maya
- ALBORNOZ : Rodrigo de Albornoz, comptable royal
- ALTAMIRANO : Juan Gutteriez Altamirano, cousin de Cortés, gouverneur de Cuba, puis homme de confiance, et, en son absence, représentant de Cortés à Mexico
- ALVARADO : Pedro de Alvarado, capitaine de Cortés, plus tard conquérant du Guatemala
- ANNA* ou Ah Nun* : Esclave maya, amie de Doña Marina
- CHANAL* : Vieux prêtre maya
- CHIRINO : Pedro Almindez Chirino, inspecteur royal
- CORTES : Hernan Cortés, ou Malintzin, ou Malinche, ou Don Hernan, conquérant de l'empire aztèque, nommé plus tard marquis de la Vallée de Oaxaca
- Martin CORTES : Fils illégitime de Cortés et de Doña Marina, plus tard légitimé par le pape Clément VII
- CUAUHEMOC : Cousin de Montezuma II, onzième et dernier empereur aztèque
- CUIHLAHUAC : Frère de Montezuma II, dixième empereur aztèque
- DIAZ ou Bernal Diaz del Castillo : soldat espagnol ayant participé aux expéditions de conquête du Mexique, du

Guatemala et du Honduras, auteur de longues *Mémoires* qui en sont le témoignage le plus important

- Don CARLOS ou Charles Ier, ou Charles Quint, ou Charles d'Autriche : roi d'Espagne et empereur du Saint Empire Romain Germanique
- Doña CATALINA : Catalina Suarez Marcaida, épouse de Cortés
- Doña LUISA : fille de Xicotenga, compagne d'Alvarado, amie de Doña Marina
- Doña MARINA ou Malinali, ou Malintzin, ou la Malinche : princesse aztèque, esclave, interprète, compagne et conseillère de Cortés puis épouse de Jaramillo, mère de Martin Cortés et de Maria Jaramillo
- ESTRADA : Alfonso de Estrada, trésorier royal
- L'évêque de BURGOS ou Don Juan Rodriguez de Fonseca : président du Conseil des Indes (Affaires coloniales espagnoles), ami de Velasquez, ennemi de Cortés
- JAMARILLO : Juan Jamarillo, capitaine de Cortés, mari de Doña Marina et père de Maria Jamarillo
- Maria JARAMILLO : Fille de Juan Jaramillo et de Doña Marina
- IZEL* ou Lazaro : demi-frère de Doña Marina
- MESA : Francisco Mesa, artilleur espagnol, compagnon d'Anna
- MONTEZUMA II : Neuvième empereur aztèque (tel qu'il était considéré par ses contemporains. Mais les trois premiers « empereurs » ont été considérés de leur vivant comme des rois)
- NARVAEZ : Panfilo Narvaez, général espagnol envoyé par Velasquez pour combattre et arrêter Cortés

- OLID : Cristobal de Olid, capitaine de Cortés qu'il finira par trahir au Honduras
- *L'Obèse* ou le *Gros Cacique* : surnom donné par les Espagnols à Tlacoachcalatl, chef du peuple côtier des Totonaque
- OLMEDO : Fray Bartolomé de Olmedo, moine de l'Ordre de la Miséricorde, conseiller de Cortés et responsable spirituel de son armée
- ORDAS : Diego de Ordas, secrétaire de Velasquez, puis capitaine de Cortés
- ORTEGUILLA : Page espagnol de Cortés
- OXIPE* : Père de Doña Marina
- PORTOCARRERO : Alonso Hernandez Portocarrero, capitaine et ami de Cortés, un temps maître de Doña Marina
- SALAZAR : Gonzalo de Salazar, intendant royal
- SANDOVAL : Gonzalo de Sandoval, le meilleur capitaine de Cortés
- TECUICHPO ou Doña Isabel : fille de Montezuma, épouse de deux empereurs aztèques et de trois *conquistadores*, mère, entre autres, de Leonor Cortés y Montezuma
- TLALOC* : Grand-prêtre aztèque du dieu éponyme de la pluie
- TOBSCOOB : Cacique maya, un temps maître de Doña Marina
- VELASQUEZ : Diego Velasquez de Cuellar, gouverneur de l'île Fernandina (Cuba), ennemi de Cortés
- XICOTENGA ou Xico : dignitaire le plus élevé de la république de Tlascalala, ennemie de l'empire aztèque
- XICOTENGA le jeune ou Xico le jeune : fils de Xicotenga, général tlascalcan tantôt ennemi, tantôt ami des Espagnols

- XOCHITL*, plus tard Marta : mère de Doña Marina
- YAOTL* : Grand-prêtre aztèque du dieu solaire et de la guerre Uitzilopochtli, dieu tutélaire des Aztèques

Montezuma et son peuple, qui en dominaient d'autres, sont nommés ici Aztèques, ou Mexicains (*Mexicas*), comme ils se dénommaient eux-mêmes. On appelait parfois leur empire *Culua*. Sa capitale s'appelait Tenochtitlan (« endroit du fruit du cactus ») ou Mexico, ce dernier nom étant seul utilisé après la conquête espagnole. Ses habitants étaient parfois appelés *Tenochcas*.

Certaines rencontres, certains dialogues sont inventés. Ils m'ont paru plausibles.

Les pensées et observations de Doña Marina, quand elles ne s'expriment pas dans des dialogues, sont inscrites en *caractères italiques*.

PREMIERE PARTIE

PRÉLUDE

Années 12 Calli (Maison) et 13 Tochtli (Lapin)
de la huitième gerbe d'années
du calendrier aztèque (1518)



Lienzo de Tlaxcala, planche 11.

« L'eau précieuse »

Tenochtitlan (Mexico)

Les dieux seraient satisfaits et continueraient, pour l'instant, à dispenser les biens de la vie aux hommes. Le rite touchait à sa fin. Il s'agissait d'une cérémonie importante. Elle était célébrée avec la participation de l'empereur dans l'un des prestigieux sanctuaires érigés en l'honneur des principaux dieux aztèques. Il se situait au sommet de la grande pyramide qui dominait le centre de *Tenochtitlan*, la capitale de l'empire.

C'était un édifice blanc et massif, mais majestueux, qu'on appelait le *grand teocalli*. Il avait la forme d'une pyramide tronquée à son sommet par une plate-forme surmontée de deux temples. Celui utilisé ce jour-là, dédié à *Tlaloc*, dieu de la pluie, était un peu moins spectaculaire que l'édifice voisin. Ses murs étaient peints en bleu et blanc, et son toit était orné de sculptures représentant des coquillages marins, symboles d'eau, donc de vie et de fertilité. Par contraste, le temple qui lui faisait face, plus élevé, était peint en rouge vif et décoré avec de nombreux crânes et ossements humains. C'était celui d'*Uitzilipochtli*, dieu du soleil et de la guerre. Son toit était surmonté d'étendards de plumes multicolores et de sculptures de papillons évoquant le paradis des guerriers morts au combat.

Le *Uei tlatoani* (« Celui qui a la parole ») *Montezuma II*, neuvième empereur aztèque, s'avança. Bien qu'incarnant un pouvoir qui connaissait peu de limites, il avait des devoirs, et sa participation

active était nécessaire. Le sang des dieux avait permis, jadis, de mettre le soleil en mouvement. Un dieu avait même accepté de mourir pour sauver l'univers, et avec lui la race humaine. Il fallait exprimer la reconnaissance des hommes en offrant aux dieux la substance la plus noble dont ils disposaient, le sang humain, qu'on appelait « *eau précieuse* ». C'était la seule façon de retarder la catastrophe finale qui verrait le monde entrer dans une nuit permanente et toute vie prendre fin.

Il convenait donc que l'empereur, guide de l'humanité, donne un peu de son propre sang pour achever l'œuvre de foi commune. Il saisit un poinçon d'or et d'os, et se perça les oreilles, les bras et les jambes. Le sang coula, et fut recueilli pour asperger le feu allumé dans l'énorme pierre ronde et creuse appelée *cuauhxicalli* (plat de l'aigle). Là se consumaient les cœurs de ceux qui venaient d'être sacrifiés.

Sa tâche accomplie, l'empereur fit lentement le geste final, l'offrande de l'encens au neuvième ciel et à la statue du dieu que l'on honorait. C'était une idole grimaçante à l'aspect effrayant. Son matériau principal était un symbole puissant de l'union des hommes et des dieux. Il s'agissait de graines d'amarante, nourriture humaine, imprégnées de sang humain, nourriture des dieux.

La plupart des prêtres, reconnaissables à leurs robes noires, leurs oreilles déchiquetées et leurs cheveux longs, poisseux de caillots de sang et nattés, descendirent de la grande pyramide en utilisant trois escaliers différents, étroits et raides. Montezuma reçut alors du grand-prêtre *Tlaloc*, qui portait le nom du dieu de la pluie, le codex vieux de plusieurs siècles qui lui avait été promis. Après avoir feuilleté le précieux volume quelques instants, il savait déjà

que ce livre richement décoré dépassait ses attentes, tant par son contenu - il s'agissait de récits mythologiques et de réflexions religieuses du plus haut intérêt - que par son élégance et son aspect luxueux. Il était rédigé sur un superbe papier d'écorce de figuier battue. Les pictogrammes étaient de véritables œuvres d'art, et la reliure était en peau de jaguar. Le sourire de remerciement chaleureux que Montezuma adressa à Tlaloc n'avait rien de contraint.

Comme tout son peuple, l'empereur accordait une importance extrême à la religion. Les dieux étaient exigeants et durs. Leur influence était permanente. Le clergé aztèque répétait qu'il fallait leur exprimer sans relâche dévotion et gratitude pour qu'ils n'abandonnent pas l'humanité. Chaque sacrifice permettait « de donner leur nourriture, « *l'eau précieuse* », à notre mère et notre père, la terre et le soleil ». Le sang coulait donc souvent au sommet des temples, et parfois beaucoup. Dans la capitale, il y avait des sacrifices humains presque tous les jours. Les Aztèques étaient fiers de participer à des cérémonies dont le but était toujours le même, assurer la survie d'un univers instable et menacé.

Malgré leur aspect terrifiant pour qui n'y était pas habitué, elles étaient moins cruelles que ferventes et passionnées. Jugées indispensables au salut commun, elles étaient souvent somptueuses, parfois grandioses, et se déroulaient dans un paroxysme de chants, de rythmes, de danses, de couleurs et de parfums, suivant une dramaturgie parfaitement organisée. Elles exprimaient de façon collective une foi vibrante qui soudait, unissait tout un peuple, et lui procurait un sentiment d'unité et de bonheur partagé. C'était un puissant facteur de cohésion.

Il ne restait plus qu'un petit groupe de dignitaires autour de Montezuma et de Tlaloc. La suite était sans surprise. Les deux hommes avaient appris à s'apprécier avant même l'élection du premier au poste suprême, alors qu'il n'était qu'un membre de la famille impériale et dignitaire de l'État parmi d'autres. Il avait été successivement chargé des finances, des greniers publics, grand-prêtre, et responsable des arsenaux (*tlaochcalcatl*).

Sans se départir de son maintien majestueux, et en apparence attentif, l'empereur écouta un peu distraitement une allocution dont il connaissait d'avance les grandes lignes. Tlaloc expliquait maintenant que l'empire n'avait jamais été aussi fort, aussi brillant, aussi glorieux, assuré de son avenir et même de son expansion.

Ses arguments étaient convaincants. Les récoltes, et en particulier celle, essentielle, du maïs, avaient été bonnes. Les tributs des peuples périphériques rentraient régulièrement. Leurs dernières révoltes avaient été facilement écrasées et avaient permis de fournir un nombre important de prisonniers. Ils seraient bien nourris, parfois traités avec égards avant leur sacrifice au dieu du soleil et de la guerre, et contribueraient ainsi à préserver l'équilibre terrestre et cosmique. Les famines n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Le commerce était florissant, et le peuple aztèque était dans l'ensemble satisfait. Il était le peuple du soleil, devenu plus riche et plus puissant que ses voisins qu'il avait presque toujours vaincus et à qui il imposait toutes sortes de contributions, en nature et en services.

Cette pression fiscale, imposée avec une rude autorité par des fonctionnaires compétents ou des guerriers combattifs, était le lien politique principal assurant l'unité de l'empire. Le *Uei tlatoani*

veillait à ce que rites et sacrifices soient effectués avec rigueur. Dans ce domaine, il ne tolérait aucune négligence. Son nom signifiait « *le seigneur qui se met en colère* ». Les colères de Montezuma, rares, ne lui faisaient pas abandonner sa dignité naturelle. Mais elles étaient redoutables. Il avait fait détruire et reconstruire un temple mal orienté, et durement châtié les architectes incompetents. Le *tlatoani* était moins aimé que respecté. Son prestige était immense.

Le spectacle que les deux hommes observaient une fois de plus du haut de la colossale pyramide à degrés était magnifique. L'endroit, prestigieux, permettait un coup d'œil incomparable sur toute la ville. On pouvait ce jour-là, comme la plupart du temps, s'y attarder avec plaisir, car le ciel était lumineux, la vue dégagée, et la température agréable. L'altitude (2300 mètres) faisait que le climat y était plus souvent printanier qu'étouffant. Les nuits étaient fraîches, parfois froides. Le spectacle de la splendide cité lagunaire dont les dizaines de canaux scintillaient au soleil était à la fois superbe et instructif, et illustrait l'optimisme de Tlaloc.

Tenochtitlan n'était pas seulement une ville de beauté et de pouvoir. Elle débordait d'une activité incessante, plus ordonnée que fébrile. On estimait sa population à cinq cent mille habitants, et à près d'un million si l'on prenait en compte toutes les villes voisines, elles aussi établies au bord du grand lac qui ressemblait à une mer. Tenochtitlan était donc, sans que ses habitants le sachent, la troisième cité du monde par la population, loin devant Constantinople, Naples et Paris, les plus grandes villes d'Europe. En Espagne, Séville et Valladolid étaient beaucoup plus petites.

La capitale mexicaine était aussi une des plus belles cités du monde. La pyramide était entourée par une muraille qu'on

appelait le *Mur des Serpents* en raison des belles sculptures qui l'ornaient. Au-delà s'étendait le quartier des nobles et des prêtres, les uns vêtus de riches vêtements ornés de bijoux et de plumes chatoyantes, les autres, plus sobrement, en robes noires ornées de plumes blanches. On trouvait dans ce quartier une centaine de majestueux bâtiments de pierre, temples, palais et édifices publics. Ils étaient situés sur un ancien îlot rocheux entouré à l'origine de marécages et de la lagune. Tout autour, le sol du reste de la ville, conquis sur la vase et les marais, ne pouvait pas supporter le poids de constructions trop lourdes.

Le regard de Montezuma s'attarda un instant sur la foule en mouvement des rues et des marchés. Le quartier du marché principal, *Tlatelolco*, était, après le quartier religieux et politique, le second centre névralgique de la ville. On n'y voyait ni véhicules, ni animaux. Les Aztèques ne connaissaient pas la roue et n'utilisaient pas d'animaux de trait. Tout dans l'empire était transporté à dos d'homme, sauf dans la capitale. Comme elle était bâtie sur l'eau ou à son immédiate proximité, chaque artère importante se doublait d'un canal. Cela permettait à des milliers d'embarcations de se croiser en transportant une variété incroyable de marchandises. La ville éclatait de couleurs intenses, des fleurs des terrasses et des jardins intérieurs aux façades blanches ou rouges des habitations, sans oublier l'ocre ou le bleu des canaux et du lac et les vêtements multicolores qu'on voyait se déplacer sur de larges avenues.

Plus loin sur le grand lac, on apercevait des jardins flottants, les *chinampas*. Ces îles artificielles constituaient une source majeure d'approvisionnement en maïs, légumes, fruits et même en fleurs qui jouaient un rôle important dans la façon de vivre mexicaine. Les *chinampas* avaient été créées à l'époque laborieuse et héroïque où, ne disposant pas de terres agricoles jalousement

gardées par leurs voisins, les Aztèques avaient créé les leurs avec ingéniosité et une incroyable ténacité, à partir de boue et de radeaux. Maintenant la plus grande partie de la ville était construite sur des pieux et pilotis enfoncés dans de la terre et des pierres qui avaient été apportées à dos d'homme.

Tenochtitlan était une île reliée à la terre ferme au nord, à l'ouest et au sud par trois chaussées affleurant un peu au-dessus de l'eau, et longues d'une à deux lieues. À l'est, le grand lac, peu profond mais étendu, paraissait être une mer. La ville de Texcoco, située sur l'autre rive, était à vol d'oiseau distante de près de dix lieues.

Montezuma contempla enfin, beaucoup plus loin, les chaînes de montagnes qui fermaient l'horizon dans toutes les directions. Elles ajoutaient la grandeur à la beauté. Tenochtitlan et son lac occupaient un site admirable, au centre des hauts plateaux mexicains. Deux volcans renforçaient encore la majesté du spectacle, qui en devenait sublime : le sommet de l'un était toujours couvert de neige, tandis que l'autre se manifestait de façon fréquente mais imprévisible par des éruptions spectaculaires de roches incandescentes et de gaz enflammés.

La main de l'homme avait ajouté à la réussite de la nature. Montezuma savait que, six ou sept générations plus tôt, il n'y avait encore, sur le site occupé maintenant par la grande ville, que de pauvres huttes de terre et de roseaux.

Il avait apporté sa contribution personnelle à l'harmonie exceptionnelle qui émanait des lieux, en reconstruisant et en embellissant la cité après qu'elle a été dévastée par la grande inondation qui avait coûté la vie à son oncle et prédécesseur. Ce drame avait rappelé la fragilité d'une ville lacustre, qui craignait toujours d'avoir trop d'eau, ou pas assez. Mais tous les quartiers

inondés avaient été refaits à neuf, avec des matériaux souvent plus nobles, et davantage de terrasses, de sculptures, de jardins, d'arbres, de pièces d'eau. Cela avait été une grande réussite de son règne. Cette ville merveilleuse, chef d'œuvre d'urbanisme, était donc un peu aussi la sienne.

Il laissa échapper un léger soupir. Il aimait la puissance, mais aussi la beauté, qui ne se laisse pas posséder. Mais on peut la reconnaître, et en tirer de la joie.

Justement, la joie, pensa-t-il, s'achète encore moins que la beauté. Il n'avait dit à personne que le plus beau jour de son existence, à ses yeux, n'avait pas été celui de son élection au titre suprême, ni celui d'une de ses victoires. C'était un jour de fête. Devant ses courtisans étonnés, et au mépris de tout protocole, Montezuma était sorti de son palais et avait repoussé les porteurs de la litière impériale pour danser pendant des heures avec son peuple. La fête avait été belle. À la fin, les autres danseurs avaient un peu oublié qu'on doit toujours garder les yeux baissés devant l'empereur, et il en avait été heureux. Le prestige de sa fonction ne lui permettait pas de renouveler cette expérience, mais c'était un beau souvenir.

Tlaloc avait fini de parler et respectait la méditation de Montezuma. Il n'aimait pas les longs discours. Tout en exerçant avec compétence ses fonctions religieuses et divinatoires, c'était d'abord un réaliste qui s'attachait aux faits. Le dieu qu'il servait était un dieu bienfaisant. Son rôle était essentiel : il protégeait de la sécheresse et de la famine. Tlaloc n'attachait pas, malgré sa fonction, une importance démesurée à quelques récents présages néfastes, incendie dans un temple, foudre, comète, tempête sur le lac sans vent apparent, animaux à l'aspect ou au comportement étranges. Il savait que les présages, comme les événements, vont

et viennent. Les dieux sont nombreux, leurs influences diverses. Leur bienveillance unanime et permanente ne peut être garantie. Tant que les grands équilibres de l'univers, du foisonnant panthéon aztèque et de la société n'étaient pas menacés, il ne fallait pas trop s'émouvoir, disait-il, s'il y avait des présages, et des mois, qui étaient meilleurs que d'autres.

Cet avis était important. La religion donnait aux Aztèques une protection, mais pas la sérénité. C'était à la fois un lien entre la terre et le ciel, entre les hommes, et une source de crainte.

Le peuple aztèque était énergique, fier, courageux, inventif, mais anxieux. Il avait une vision pessimiste du monde, et croyait que chaque période cosmique se terminait par une catastrophe avant de céder la place à la suivante. On en était à la cinquième période du soleil, *nau-i-ollin*, celle des *Mexicas* ou du « *soleil en mouvement* ». Sa fin était inéluctable. Le monde s'effondrerait sans doute dans un immense séisme. Tlaloc ne pensait pas que ce cataclysme soit proche. Il estimait que la religion, tout en respectant la volonté des dieux, devait être davantage une source de stabilité que d'angoisse. Dans son esprit, stabilité ne voulait pas dire immobilisme. Il pouvait parfois être judicieux, disait-il, en tenant compte des aléas climatiques, de planter maïs ou haricots un jour différent de celui imposé par le calendrier religieux appliqué à l'agriculture. Certains prêtres cependant n'étaient pas de son avis, et Montezuma lui-même avait des doutes.

Montezuma était plus mince, plus élancé que son interlocuteur. Comme beaucoup d'Aztèques, c'était un esprit complexe, fier, subtil et raffiné, mais avec un penchant plus marqué pour l'inquiétude et une interrogation permanente sur des lendemains incertains que pour une confiance immuable et tranquille.

Deux cents ans plus tôt, la culture aztèque ne reflétait que la vie rude et les croyances simplistes de tribus nomades misérables, mais patientes et tenaces. Elles avaient fini par triompher des peuples voisins. Cela avait débouché sur une civilisation brillante, qui s'était enrichie de civilisations plus anciennes. Au lieu de mépriser ces vestiges du passé, elle était fière d'en être la digne héritière, et en faisait un titre de noblesse. En particulier toute référence à l'ancienne culture *toltèque* était source de grand prestige. C'était là une grande réussite du peuple aztèque, qui avait réécrit sa propre histoire : un peuple neuf, en pleine ascension malgré ses inquiétudes, magnifié par l'appropriation intelligente d'un bel héritage culturel. Les anciennes violences étaient canalisées dans une société guerrière mais prospère, et une religion brutale mais grandiose, qui parlait à tous : elle donnait un sens à la vie et à l'organisation de la société. Aucun autre peuple au monde ne consacrait aux cérémonies religieuses autant de temps et d'importance.

Montezuma eut un sourire intérieur. Il pouvait avoir des doutes sur le destin de son peuple, mais savait qu'il avait encore beaucoup d'énergie. Il n'était pas menacé par la lassitude ou la décadence, et en tirait une juste fierté. Des catastrophes viendraient, peut-être, de l'extérieur, mais pas d'un délitement moral. Les Aztèques n'étaient pas fatigués d'être ce qu'ils étaient.

La satisfaction de Tlaloc, présentée sous forme de compliments discrets, était justifiée. L'empire, qui s'étendait jusqu'aux deux océans, et de steppes peu hospitalières à des terres tropicales luxuriantes, n'avait jamais été aussi vaste. Son administration, fortement centralisée et hiérarchisée, fonctionnait sans trop de rigidité : les postes de responsabilité n'étaient pas héréditaires. Dans un esprit de permanente émulation, les mérites individuels

étaient encouragés et récompensés, et les défaillances punies. Chacun, s'il faisait la preuve de ses talents, avait sa chance, du moins jusqu'à un certain point : l'empereur avait tendance à réserver à la nombreuse famille impériale les postes les plus importants.

Tlaloc aurait pu ajouter, mais il était trop fin politique pour rappeler des évidences qui auraient été interprétées comme de la flatterie, que le peuple gardait pour l'empereur la même vénération. Il avait fait la preuve de sa compétence dans son administration comme à la tête des armées. Plus discrètement, il avait, au prix de quelques cruautés, consolidé son pouvoir en éliminant des opposants potentiels qui auraient pu lui nuire. Le résultat était là : certains peuples assujettis ne l'aimaient guère, mais il inspirait partout le respect ou la crainte. Il était le grand Montezuma. Il incarnait pleinement la majesté impériale.

Une musique bruyante se rapprocha. Un peu disparate, elle provenait de tambours de bois, conques, flûtes, crécelles et trompettes. Elle accompagnait un groupe de personnages richement vêtus qui commença l'ascension de la pyramide. Il était composé de deux dignitaires qu'il était d'usage d'appeler « rois », bien que cette appellation soit honorifique, et de hauts fonctionnaires de villes voisines. Ils voulaient remercier l'empereur après le renouvellement de leur alliance avec sa prestigieuse capitale.

Cela avait fait l'objet d'une cérémonie qui avait été célébrée la veille avec faste. Elle avait commencé comme d'usage par de beaux discours un peu ennuyeux. La suite avait été plus gratifiante. Une excitante partie du jeu de balle dangereux et spectaculaire appelé *tlachtli* avait vu la victoire de l'équipe de Texcoco, ce qui

avait fait plaisir aux visiteurs. Ils pouvaient interpréter ce résultat sportif comme un présage favorable, car, pour les Aztèques, rien n'arrivait par hasard. Puis des poèmes et des chants de grande qualité, des danses effectuées d'abord par les meilleurs professionnels de l'empire, ensuite par les dignitaires que la population de la ville avait fini par rejoindre, avaient clôturé une célébration en tout point réussie.

Le plus âgé de la délégation était un vieillard qui avait du mal à se déplacer. Il fut plus soulagé que flatté de voir Montezuma descendre du sommet de la pyramide dans sa direction. Cela réduirait d'autant son ascension laborieuse. C'est que la pente était raide. Chaque marche était élevée, exigeait de lui un effort important, et il y en avait cent quatorze. Beaucoup étaient glissantes, car imprégnées de sang frais venant des sacrifices qui venaient d'être effectués.

Cet hommage de notables allait de soi, car leur pouvoir était plus formel que réel. Il était cependant de bonne politique qu'ils rentrent chez eux satisfaits et un peu enrichis. Montezuma leur prodigua les paroles qu'ils attendaient. Après leur avoir consacré le temps qu'il estima convenable, il prit congé d'eux et de Tlaloc. Il avait hâte d'être seul. Avant de regagner son palais qui était tout proche, il eut un dernier regard sur la ville blanche baignée par un flot de lumière. Un diamant dans un écrin bleu.

II

Le pouvoir

Montezuma était trop prudent, trop calculateur, trop superstitieux pour être serein. Mais il était fier de deux grands succès. Au début de son règne, les territoires de l'empire comprenaient des montagnes et des vallées. Après trois guerres victorieuses, il en avait repoussé les limites vers les basses et riches terres tropicales du sud et de l'est, jusqu'au Guatemala. Cette expansion avait enrichi l'empire et surtout la classe dirigeante de la vallée de Mexico.

Et la reconstruction de Tenochtitlan après la grande inondation avait été une réussite. La capitale était aussi devenue plus sûre de son approvisionnement grâce à la construction de silos pour les réserves de nourriture, et à l'extension des *chinampas*. Car en hiver, il ne pleuvait pas : une crise alimentaire était toujours possible.

En son for intérieur, Montezuma se targuait d'un troisième succès, plus immatériel que les conquêtes et les constructions. Il pensait avoir réussi à installer, parfois imposer dans la vie quotidienne de son empire et de ses habitants, deux valeurs qui lui étaient chères : l'ordre et l'harmonie. C'était une évolution remarquable pour un peuple qui avait souvent connu des luttes anarchiques et brutales. Le pouvoir impérial était source de nombreuses contraintes, mais aussi de stabilité et de confiance dans le destin national. Montezuma en était fier.

Mais il avait atteint la cinquantaine, et commençait à ressentir les effets de l'âge. Il pensait maintenant moins à de nouvelles victoires qu'à honorer les dieux, évaluer les dangers de toutes natures, et améliorer le sort de ses sujets. Il était le puissant « *Souverain du monde* », dont chaque parole avait force immédiate de loi. Mais il était aussi « *le Père et la Mère* » de son peuple, à qui il devait amour, protection et nourriture, en lui procurant « l'abondance des fruits de la terre, et tout ce qui est nécessaire à sa subsistance ».

La nuit précédente, malgré les soins dévoués de sa concubine préférée, il n'avait pu se libérer de plusieurs pensées qui le troublaient. Il ne s'agissait pas de décisions ordinaires concernant l'administration de son empire, mais d'incertitudes plus dérangeantes. Elles concernaient des faits qui n'étaient pas encore dangereux, mais qui pouvaient influencer l'avenir et comporter des menaces.

L'empereur s'interrogeait d'abord sur les divergences entre ses deux principaux *tlamacazquis* (grands-prêtres). Ils n'étaient pas ennemis, il n'y avait pas entre eux de controverse importante, et pourtant chacun utilisait depuis quelque temps son influence de façon différente.

Tlaloc servait le dieu de l'eau et de la pluie, des récoltes, de la germination, du renouvellement de la végétation et donc des paysans sédentaires. Il se montrait plus modéré dans l'interprétation de la volonté divine et les avis qu'il donnait à l'empereur. Le dieu qu'il servait était pacifique. Les sacrifices humains effectués en son honneur mettaient l'accent sur la jeunesse, promesse du renouvellement de la nature et de la vie. Il s'agissait souvent d'adolescents ou d'enfants. Avant de les noyer,

cependant, on les faisait souffrir de diverses manières pour les faire beaucoup pleurer. Il fallait que le dieu n'ait aucun doute sur ce qui lui était demandé : l'eau. Le nombre des victimes pour chaque cérémonie était limité. À de rares exceptions près, on les comptait sur les doigts de la main. Le dieu Tlaloc était aussi le dieu du maïs, élément indispensable de la survie des Aztèques. Ce dieu, très honoré dans les provinces agricoles, avait ses besoins, qui correspondaient aux aspirations paysannes. Hors période de grande sécheresse, ces besoins n'étaient pas démesurés.

L'autre grand-prêtre se nommait *Yaotl* (le guerrier). Son regard était plus farouche que celui de Tlaloc. Chacune de ses attitudes indiquait un caractère passionné, parfois fanatique. Il représentait le redoutable dieu du soleil et de la guerre, dieu national des rudes tribus aztèques qui avaient conquis le Mexique central. Yaotl incarnait la pensée religieuse la plus exigeante, mais aussi la plus angoissée. Pour conjurer les forces du néant et la catastrophe cosmique toujours menaçante, il estimait qu'il fallait offrir aux dieux « *l'eau précieuse* » en quantité sans cesse plus importante.

On l'obtenait en arrachant les cœurs des victimes étendues sur la table de sacrifice. Une fois la poitrine du sacrifié bien dégagée, on y faisait une large incision, puis on sectionnait par des coups de couteau de silex ou d'obsidienne les veines et artères qui reliaient le cœur, le « *précieux fruit du cactus de l'aigle* », au reste du corps. C'était rapide, les prêtres avaient l'habitude. On criait *alala*, en hommage aux dieux. Les cœurs étaient brûlés avec de l'encens. On jetait les corps des victimes, un trou béant dans la poitrine, en bas de la pyramide. La raideur de la pente s'y prêtait. En bas, des bouchers découpaient les quatre membres des cadavres, qui devenaient de la chair consacrée. Elle était consommée avec

respect. C'était un acte spirituel. On se débarrassait des troncs ou on les donnait à des carnassiers.

Cela ne choquait personne. Manger rituellement cette viande sacrée était au contraire un acte de dévotion, une communion à la fois entre les hommes et avec les dieux. Cet acte religieux était toujours sincère, mais pour les habitués, la gourmandise pouvait s'en mêler. La chair des enfants était la plus appréciée. Chez certains peuples pauvres, la chair humaine était un menu aussi profane que religieux, rare, mais recherché.

Le rite était parfois plus compliqué. Si on honorait par exemple le redoutable dieu du printemps *Xipe*, les prêtres récupéraient la peau du sacrifié pour en faire un vêtement de cérémonie.

Tout cela provoquait des émotions intenses. Certains sacrifiés pensaient que leur vie se terminait en apothéose : ils devenaient des dieux, ce qui leur ouvrait des perspectives souriantes dans l'au-delà. Parmi eux, il y avait des volontaires. Mais beaucoup étaient des prisonniers de guerre ou des esclaves. Leur nombre s'était beaucoup accru, au rythme des victoires impériales, depuis quelques générations.

Montezuma ne ressentait pas avec Yaotl la même complicité qu'avec Tlaloc. C'était dû peut-être à une question de caractère, ou au fait que, par exception à la règle habituelle, Yaotl était parvenu au sommet de la hiérarchie religieuse sans appartenir au cercle des plus grandes familles aztèques. On prétendait qu'un de ses aïeux avait été esclave, ce qui n'avait rien de déshonorant. L'esclavage était un statut individuel : un enfant d'esclave ne devenait pas esclave. L'ascension de Yaotl était due à une foi qui avait toujours été intense. Jeune prêtre, il avait tenu à remplir les tâches les plus modestes, comme balayer les temples. Pour lui

c'était réellement, comme le disait la doctrine, « faciliter l'accès aux dieux et les rendre plus proches ».

Parmi ses titres officiels, Yaotl était « *porteur du dieu* », souvenir du temps où les aztèques nomades emmenaient leurs images sacrées avec eux. Il succédait à une lignée de dignitaires religieux qui avaient incarné la foi dans un destin grandiose du peuple aztèque, et influencé en effet ce destin. Car une foi puissante et sans faille commande au moins autant, sinon davantage, aux événements que les circonstances imprévisibles de la vie.

Des prêtres d'Uitzilopochtli avaient décidé de l'emplacement de la future capitale, et gardé confiance dans les promesses divines de domination du peuple aztèque sur les autres. La plupart des membres de ce clergé vivaient dans l'ascèse et les privations, mais ne manquaient pas d'orgueil. C'était grâce à eux que le soleil se levait.

Montezuma décida qu'il ne fallait pas donner trop d'importance à l'opposition entre Yaotl et Tlaloc. Il y avait bien d'autres dieux. Certains incarnaient des croyances simples, ou présidaient à une activité humaine. D'autres invitaient à une réflexion plus profonde sur la signification de la vie et du monde. Deux autres dieux au moins jouaient un rôle important. Ils avaient leurs propres clergés. Cette diversité était utile à Montezuma.

S'il survenait une crise grave, Yaotl aurait sans doute un peu plus de poids que Tlaloc, car son dieu était le dieu principal de la caste des guerriers et des nobles. Déjà, en appelant de ses vœux de nouvelles guerres qui enverraient des prisonniers au sacrifice, il exerçait une certaine influence. Mais pour l'instant Tlaloc avait raison, les dieux et les hommes étaient satisfaits. La religion restait le meilleur rempart contre les forces de destruction, sans parler de

son pouvoir d'unification des hommes et par conséquent de son importance politique.

Montezuma se promet de rester l'arbitre suprême de son peuple, quoiqu'il arrive. Les dieux se combattaient quelquefois. L'empereur, devait les honorer tous et ne pas prendre parti dans leurs querelles. Même si des présages inquiétants disaient vrai, et que l'empire doive bientôt faire face à de grandes difficultés.

Montezuma s'interrogeait aussi sur la popularité grandissante de son cousin *Cuauhtemoc*, qui devenait pour lui un facteur d'incertitude.

Cuauhtemoc n'était pas plus intelligent que lui, mais il était plus jeune de près de trente ans, plus vigoureux, plus souriant que le *tlatoani*. Si Montezuma incarnait la noblesse et la dignité, son cousin était plus grand et plus viril. Il avait déjà prouvé son courage, et on s'accordait à lui reconnaître des dispositions au commandement. C'était important pour une nation aussi guerrière que les Aztèques. Le prestige était une valeur fondamentale de ce peuple, et Cuauhtemoc en avait déjà beaucoup.

Ce n'était pas surprenant, car c'était le fils d'Ahuitzotl (« *monstre aquatique* »), le prédécesseur de Montezuma qui avait été le plus grand conquérant aztèque. Le fils avait, à l'évidence, hérité d'au moins une partie des qualités du père. Et sa mère descendait du premier empereur. Enfin, Cuauhtemoc était le seigneur de Tlatelolco, le quartier commerçant de la capitale. C'était pour lui un atout supplémentaire. Les habitants de cette ville voisine de Tenochtitlan avaient la nostalgie de l'époque où elle prétendait à la prépondérance. La dernière guerre avec Tenochtitlan, perdue, ne remontait qu'à un peu plus de quarante ans. Les anciens s'en souvenaient. À l'issue de cette guerre, le roi de Tlatelolco s'était

suicidé, et son grand temple, fermé, avait servi de décharge publique.

Montezuma avait jugé sage de mettre fin à cette humiliation. Supplantée politiquement, toujours tenue de verser tribut au pouvoir central, Tlatelolco conservait une certaine suprématie commerciale et abritait le plus grand marché de l'empire. Cuauhtemoc y était déjà considéré comme le héros local, en attendant peut-être mieux.

Il n'avait jamais exprimé d'hostilité à l'égard de l'empereur. Le pouvoir était resté dans la même famille depuis plus d'un siècle. On pouvait s'appuyer dans une certaine mesure sur l'esprit de famille.

Mais l'avenir n'était pas garanti. Les anciennes violences pouvaient renaître. Plusieurs empereurs, dont le père de Cuauhtemoc, avaient fait tuer des seigneurs pour des raisons futiles. Une sœur de Montezuma, reine de Texcoco, avait été étranglée publiquement, « comme une femme du peuple », pour adultères flagrants et répétés. Et il y avait des raisons de penser qu'un empereur avait été empoisonné par des nobles mécontents de sa politique et soucieux de porter au pouvoir leur propre candidat.

L'empire aztèque était une monarchie élective et oligarchique. Tous les électeurs, peu nombreux, se connaissaient. Qu'arriverait-il s'ils constataient que Cuauhtemoc était de plus en plus porté par la ferveur populaire ? La loyauté de celui-ci y résisterait-elle ? On savait déjà que le jeune prince avait les défauts de ses qualités. Partisan dans presque tous les domaines de solutions énergiques, il était rarement porté au compromis.

Montezuma se dit que, sans donner l'impression de s'opposer à son jeune cousin, il devait cependant limiter ses éventuelles ambitions en confiant plus de responsabilités à *Cuitlahuac*. Ce frère de Montezuma, un peu plus jeune que lui, avait un esprit à la fois réfléchi et audacieux. Il fallait lui demander plus régulièrement son avis. Il était parfois en désaccord avec Montezuma, mais les deux frères se respectaient, et estimaient qu'ils étaient plus complémentaires que rivaux. C'était appréciable.

Le dernier sujet qui préoccupait Montezuma était plus vague. Il était trop tôt pour décider s'il s'agissait d'affabulations, d'hypothèses hasardeuses, ou au contraire des prémisses d'un grand bouleversement. Plusieurs chefs de localités proches de la grande mer située du côté où le soleil se lève avaient signalé l'apparition inquiétante d'hommes – du moins s'il s'agissait bien d'hommes et non de démons ou de demi-dieux –, qui avaient abordé sur les côtes. Ces êtres étranges s'exprimaient dans une langue incompréhensible.

Mais des rumeurs évoquaient aussi la découverte de choses inconnues, de très grands objets flottants, et quelques brefs combats. Les étrangers s'étaient retirés après quelques jours et avaient disparu dans la mer. Ils étaient, disaient les rapports, vêtus d'une façon extravagante, et avaient tous la peau blanche. Ils étaient barbus, et leurs cheveux tombaient jusqu'aux oreilles. D'où venaient-ils exactement ? Les Aztèques, qui se disaient « maîtres du monde », n'avaient aucune activité maritime importante, et ignoraient qu'il y avait des terres au-delà de la grande mer (la plus courte distance entre le Yucatan et la pointe occidentale de Cuba est pourtant inférieure à deux cents kilomètres).

Montezuma se souvenait que dans sa jeunesse, on lui avait parlé au *calmecac*, collège à la discipline austère qui accueillait les futures élites de l'empire, d'une légende troublante. Elle annonçait le retour sur terre du grand dieu Quetzalcoatl, symbolisé par le serpent à plumes et la couleur blanche. Le dieu avait été chassé à la suite d'un complot ourdi par la magie noire d'un autre dieu puissant. Il avait disparu dans la grande mer de l'est sur son radeau de serpents. Mais il régnerait de nouveau après son retour. Il viendrait du mystérieux pays « noir et rouge », *Tlillan Tlapallan*, situé au-delà de la « mer divine », du côté du soleil levant. Il apparaîtrait sous la forme d'un homme barbu à la peau blanche. Le dieu, ou ses envoyés, se rendraient maîtres de tout le pays. Les *Mexicas* devraient se résigner et faire face à de grandes épreuves. Lesquelles ? On ne savait pas. Ce retour du dieu serait le début de grands bouleversements dont on ignorait la nature.

La légende de Quetzalcoatl ne venait pas de nulle part. On peut sans doute y voir une sorte de sentiment de culpabilité dans l'inconscient collectif aztèque. Ils avaient imposé leur religion belle mais brutale à des peuples plus pacifiques. La légende ne précisait pas si le dieu viendrait seul ou à la tête d'un nouveau peuple, s'il serait apaisé ou irrité, et s'il apporterait prospérité ou destruction, triomphe ou désastre.

Ce qui rassurait un peu, c'est que Quetzalcoatl avait été un dieu vertueux, ami des hommes. Ce n'était pas seulement le dieu de l'air et du vent, mais aussi celui de la spiritualité, des connaissances, du progrès et de la civilisation. Certains ascètes disaient que ce dieu était unique en son genre, et qu'invisible, il était partout. Mais cette croyance restait pour la plupart des gens une idée trop abstraite. En revanche, on tenait pour établi que, sous son ancien règne, on n'exigeait pas de sacrifices humains.

C'était insuffisant pour croire dans un avenir radieux. Il était probable, au contraire, que le retour du dieu serait accompagné de bouleversements et d'épreuves pénibles. C'est ce qu'avait affirmé quelques années plus tôt un roi de Texcoco qui avait une grande réputation d'astrologue.

La mythologie aztèque était rythmée par les cataclysmes. Les changements de l'univers s'y opéraient dans la douleur. Cette vision pessimiste et inquiète était soulignée chaque année à l'occasion des cinq *jours néfastes*, ou *vides*, *nemontemi*, pendant lesquels sortir de chez soi, surtout la nuit, aurait été de l'inconscience. On risquait d'être dévoré par des créatures féminines terrifiantes et carnassières, de couleur bleue, jaune, rouge et blanche.

Un climat d'incertitude encore plus effrayante revenait tous les cinquante-deux ans. À la fin de chacune de ces périodes, qu'on appelait *gerbe d'années*, régnait un état d'esprit proche de la panique, car on craignait la fin du monde. À l'issue de cataclysmes, sans doute cette fois-ci de terrifiants tremblements de terre, des monstres se chargeraient de dévorer les survivants, s'il y en avait. S'il fallait se souvenir que les sociétés sont mortelles, il suffisait de se rendre à Teotihuacan, la *cité des dieux* . Elle était située de l'autre côté du grand lac, à une journée de marche de Texcoco. Là, perdus dans les broussailles, on y voyait les vestiges abandonnés d'une immense cité dont on ne savait rien. Les empereurs y faisaient quelques célébrations religieuses, peut-être pour conjurer le mauvais sort.

Les Aztèques se souvenaient de la terrible angoisse collective qui avait eu lieu treize ans plus tôt lors du passage à la huitième *gerbe d'années*. Tout un peuple avait craint d'être condamné à mort à la

date fatidique. Cette épreuve pénible avait créé un sentiment de solidarité. Il n'y avait plus d'avenir individuel, plus d'espoir ou de crainte personnels. Tous attendaient de connaître le destin de l'humanité. Dans toutes les maisons on avait cassé la vieille vaisselle, en espérant avoir l'occasion d'en utiliser une nouvelle. Beaucoup d'Aztèques s'étaient réfugiés dans le jeûne et la prière. Pendant les cinq derniers jours, les *jours néfastes*, on avait cloîtré les femmes enceintes, susceptibles de se transformer en monstres carnivores, et tout feu avait été interdit.

Cela n'avait pas seulement été un ordre de Montezuma. Toute transgression aurait été réprimée avec indignation et violence par les voisins. La nuit, l'empire avait été plongé dans l'obscurité. Même les barbares Otomis, qui avaient une autre religion, ne se seraient pas risqués à faire de la lumière. Prêtres, astrologues, et le peuple tout entier avaient contemplé le ciel avec angoisse. Il fallait vérifier qu'au fil de la nuit, les étoiles continuaient de tourner dans le ciel.

Le dernier jour, aucun adulte n'avait dormi. La plupart des regards s'étaient portés vers la constellation des Pléiades, dont l'évolution était la plus facile à suivre. Dans les régions de l'empire, où, cette nuit-là, le temps avait été nuageux, l'incertitude avait été encore plus longue, plus pénible. Il y avait eu des scènes de panique et de terreur. Enfin, quand on avait été sûr que la fin du monde n'était pas encore pour cette fois, que le monde ne resterait pas dans d'éternelles ténèbres et livré à des monstres, on avait procédé au rite du *Feu Nouveau*.

Au sommet d'une colline proche de la capitale, on avait arraché le cœur du plus illustre condamné. Un prêtre s'était précipité avec son petit instrument à vrille pour allumer un feu sur le corps